VI. *Les Années* …Annie ERNAUX

Jean Marie ANDRE

« Toutes les images disparaitront.

la femme accroupie qui urinait en plein jour derrière un baraquement servant de café, en bordure des ruines, à Yvetot, après la guerre, se reculottait debout, jupe relevée, et s'en retournait au café (1)

la figure pleine de larmes d'Alida Valli dansant avec Georges Wilson dans *Une aussi longue absence.*

l'homme croisé sur un trottoir de padoue, l'été 90, avec des mains attachées aux épaules, évoquant aussitôt le souvenir de la thalidomide prescrite aux femmes enceintes contre les nausées trente ans plus tôt et du même coup l'histoire drôle qui se racontait ensuite : une future mère tricote de la layette en avalant régulièrement de la thalidomide, un rang un cachet. Une amie terrifiée lui dit, tu ne sais pas que ton bébé risque de naitre sans bras, et elle répond, oui je sais bien mais je ne sais pas tricoter les manches

cette dame majestueuse, atteinte d'Alzheimer ; vêtue d'une blouse à fleurs comme les autres pensionnaires de la maison de retraite, mais elle, avec un châle bleu sur les épaules, arpentant sans arrêt les couloirs, hautainement, comme la duchesse de Guermantes au bois de Boulogne et qui faisait penser à Céleste Albaret telle qu'elle était apparue un soir dans une émission de Bernard Pivot

sur une scène de théâtre en plein air, la femme enfermée dans une boîte que des hommes avaient transpercées de part en part avec des lances d'argent- ressortie vivante parce qu'il s'agissait d'un tour de prestidigitation, appelé *Le Martyre d'une femme*

les momies en dentelles déguenillées pendouillant aux murs du couvent dei Cappuccini de Palerme

un visage de Simone Signoret sur l'affiche de *Thérèse Raquin*

l'inconnu de la gare Termini à Rome, qui avait baissé à demi le store de son compartiment de première et, invisible jusqu'à la taille ; manipulait son sexe à destination des jeunes voyageuses du train sur le quai d'en face, accoudées à la barre

le type dans une publicité au cinéma pour Paic Vaisselle, qui cassait allégrement les assiettes sales au lieu de les laver. Une voix off disait sévèrement « ce n'est pas une solution ! » et le type regardait avec désespoir les spectateurs, « mais quelle est la solution ? »

la plage d'Arenys de Mar à côté d'une ligne de chemin de fer, le client de l'hôtel qui ressemblait à Zappy Max »

« le nouveau- né brandi en l'air comme un lapin décarpillé dans la salle d'accouchement de la clinique Pasteur de Caudéran, retrouvé une demi-heure après tout habillé, dormant sur le côté dans un petit lit, une main dehors et le drap tiré jusqu'aux épaules

une maison avec une tonnelle de vigne vierge dans les années soixante, au 90 A, sur les Zattere, à Venise,

les centaines des faces pétrifiées, photographiées par l'administration avant le départ pour les camps, sur les murs d'une salle du palais de Tokyo à Paris, au milieu des années quatre vingt

celle de Scarlett O'Hara trainant dans l'escalier le soldat yankee qu'elle vient de tuer-courant dans les rues d'Atlanta à la recherche d'in médecin pour Mélanie qui vient d'accoucher

de Molly Bloom couchée à côte de son mari et se souvenant de la premières fois où un garçon l'a embrassée et elle dit oui oui oui

d' Elizabeth Drummond tuée avec ses parents sur une route à Lurs ,en 1952

les images réelles ou imaginaires, celles qui suivent jusque dans le sommeil. Les images d'un moment baignées d'une lumière qui n'appartient qu'à elles. Elles s'évanouiront toute seules d'un seul coup comme l'ont fait les millions d'images qui étaient derrière le front des grands-parents morts il y a un demi-siècle, des parents morts eux aussi. Des images où l'on figurait en gamine eu milieu d'autres êtres déjà disparus avant qu'on soit né, de même que dans notre mémoire sont présents nos enfants petits aux côtés de nos parents et de nos camarades d'école. Et l'on sera un jour dans le souvenir de nos enfants au milieu de petits-enfants et de gens qui ne sont pas encore nés. Comme le désir sexuel, la mémoire ne s'arrête jamais. Elle apparie les morts aux vivants, les êtres réels aux imaginaires, le rêve à l'histoire.

S'annuleront subitement les milliers de mots qui ont servi à nommer les choses, les visages des gens, les actes et les sentiments, ordonné le monde, a fait battre le cœur et mouiller le sexe. Les slogans, les graffitis sur les murs des rues et des vécés, les poèmes et les histoires sales, les titres.

Tout s'effacera en une seconde. Le dictionnaire accumulé du berceau au dernier lit s'éliminera. Ce sera le silence et aucun mot pour le dire. De la bouche ouverte il ne sortira rien. Ni *je* ni *moi*. La langue continuera à mettre en mots le monde. Dans les conversations autour d'une table de fête on ne sera qu'un prénom de plus en plus sans visage, jusqu'à disparaitre dans la masse anonyme d'une lointaine génération. »

1.Annie Ernaux. Les années, Gallimard.2008. Folio N°5000.